

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 21 (1883)

Heft: 4

Artikel: Histoire d'un foulard et d'un cache-nez : [suite]

Autor: Lieutier, Nelly

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Pchutt.

Le chic est mort, vive le pchutt ! Qu'est-ce que le pchutt ? On ne le sait pas exactement, et c'est ce mystère qui en fait tout le mérite. Le pchutt, c'est le chic, ou à peu près. Il y avait trop longtemps qu'on disait : « M. de un tel a du chic. » On a imaginé de dire : « M. de un tel a du pchutt. » C'est un des mille et un amusements d'un Paris qui ne sait que faire pour s'amuser et qui invente des mots pour rompre la monotonie des conversations.

Le pchutt vivra-t-il ? Peut-être bien. Cela commence à se dire couramment en certains lieux, dans des salons élégants, dans des cabarets renommés, au fond des avant-scènes.

Des savants, ou simplement des curieux, se demanderont quelle est l'étymologie de ce vocable parisien ? On ne le saura jamais. Est-il anglais, français, chinois ? Est-ce un mot retrouvé du sanscrit ou du télégut ? Non. Ce n'est pas un mot, c'est peut-être un geste. Peut-être aussi le pchutt est-il une corruption du mot *chien*, appliquée au chic : *Il ou elle a du chien*, ainsi que cela se disait aux derniers jours de l'Empire. « Pchutt ! » dit d'une voix sifflante, donne l'idée d'un chien qu'on appelle. Est-ce cela ? Qui peut prétendre que oui ? Qui peut prétendre que non ! ...

Règlement de compte.

On se souvient de l'échoppe placée sur le chemin de la gare et qui fut détruite par un incendie l'année dernière. Celui qui en était propriétaire raconte qu'un beau matin, un voyageur, courant à toutes jambes pour prendre le train, glissa près de sa vitrine et enfonce un carreau.

— Monsieur ! s'écrie le marchand surpris par ce fracas inattendu, vous allez me payer ce carreau.

— Rien de plus juste, répond le voyageur ; combien vous dois-je ?... mais vite, vite, je suis très pressé.

— C'est un franc.

— Ah ! diantre !... je crois que je n'ai que de l'or dans ma bourse.

— Monsieur, nous allons trouver de la monnaie.

— Mais c'est que le train arrive à l'instant. Ah ! heureusement, j'ai encore une pièce de deux francs. Vite, vite, rendez-moi un franc.

— Que diable ! donnez-moi donc le temps et entrez deux secondes. — Véronique va changer cette pièce de deux francs chez M. Gay.

— Comment ! il faut que j'attende encore !

— Que voulez-vous, on a toutes les peines du monde à se procurer de la monnaie.

— Oh ! alors, ne vous procurez rien du tout !

Et, disant cela, il donne vigoureusement du coude dans une autre vitre qui vole en éclats : « Voilà, nous serons quittes comme cela ! » Puis il disparaît sans autre formalité.

A nos lectrices.

Il va s'ouvrir à Londres une exposition qui aura pour but de réunir les éléments nécessaires pour la création d'un vêtement rationnel à l'usage des femmes.

Cette exposition est organisée par les soins de la « Rational Dress Society », dont la vicomtesse Huberton est présidente.

La « Rational Dress Society » compte amener les femmes à renoncer aux corsets, qui déforment le torse, aux bottines à hauts talons, qui meurtrissent les plus jolis pieds.

Un prix de 50 livres sterling est offert à l'auteur du meilleur projet de costume ; le vêtement devra laisser une liberté complète des mouvements, il ne pressera sur aucune partie du corps, il devra être élégant et commode.

La personne qui trouvera ce costume idéal aura bien mérité ses 1,250 francs. Il faudrait lui voter en outre une récompense nationale, si elle parvenait à le faire adopter.

Histoire d'un foulard et d'un cache-nez.**III.**

Cette bruyante mise en scène n'a pour but que de fêter le retour du fils unique du banquier.

Parti de France, il y a neuf ou dix ans, alors qu'il avait dix-huit ans à peine, le jeune homme a fait de longs séjours dans l'Inde et dans la Chine, où la maison Armistroff a partout des relations commerciales, afin de s'initier d'une manière complète à la connaissance des affaires dont il doit prendre la suite.

Aussi reconnaîtrons-nous à peine dans ce voyageur aux traits fermes et accentués, aux allures viriles qui annoncent l'expérience et la décision, l'adolescent entrevu un soir d'automne et s'approchant presque timidement d'une pauvre enfant malade pour échanger un foulard et pour prendre un baiser.

Léopold est devenu un homme fort dans ce que cette expression peut avoir de plus séduisant et de plus charmant.

Son regard exprime une volonté énergique ; mais on y sent aussi la douceur qui ne demande qu'à plier sous une pression étrangère et aimée. Et sa haute taille se courbera avec joie pour que son bras puisse servir d'appui à un être plus faible qui saura toucher son cœur en le réclamant.

Au moment où le jeune homme est rentré à l'hôtel paternel, le banquier lui a ouvert ses bras avec orgueil et sa mère à pleuré sur cette tête aimée dont si souvent, dans la solitude et le silence, elle a déploré l'éloignement.

Et à ce bal où chacun semble n'être venu que pour danser et pour s'amuser, plus d'un regard maternel s'est posé sur Léopold Armistroff, avec toute la convoitise d'un désir inavoué qui espère se changer en une brillante réalité.

Mais le banquier a aussi un but.

— Sais-tu que sans t'en avoir rien dit encore j'ai déjà pensé à te marier ? demanda-t-il à son fils.

— Et je t'y laisserai probablement penser longtemps encore, répondit le jeune homme en riant.

— N'importe, tu me feras plaisir si tu veux être aimable avec Mme Herbelin, à laquelle je vais te présenter et dont tu inviteras la fille à danser.

Et le banquier ajouta en se penchant à l'oreille de Léopold :

— Mlle Marguerite Herbelin est jolie, et une vieille parente, à laquelle personne ne pensait, lui a laissé personnellement une dot que l'on estime à plus d'un million.

Et quand il eut dit ces mots, le vieillard eut dans le regard un éclair brillant qui contrasta avec l'air de profonde indifférence du jeune homme.

— Allons saluer Mme Herbelin, puisque cela vous est agréable, mon père, répondit-il.

La vieille dame le reçut comme un homme dont on attend et dont on désire la présence ; et Marguerite le regarda avec curiosité, comme elle eût fait pour un joyau de grand prix dont elle aurait rêvé l'acquisition.

Au premier abord elle ne plut pas à Léopold.

Cependant, comme on ne s'engage à rien, même avec une riche héritière, en dansant avec elle, le jeune homme s'inclina gracieusement devant Mlle Herbelin, qui se leva sans hésitation pour accepter la main qui lui était tendue, et tous deux s'élançèrent au milieu des valseurs.

Marguerite était jolie et élégante; sa taille souple s'inclinait avec grâce sur le bras de son danseur, et ses grands yeux noirs avaient des rayonnements qui auraient pu faire rêver tout autre que Léopold.

Mais il y avait dans l'attitude, dans la pose de la jeune fille, dans le regard vainqueur qu'elle promenait autour d'elle avec une nuance de dédain et de supériorité, quelque chose de si sûr d'elle-même et de la certitude de sa valeur, que le jeune Armistross se sentit pris d'une soudaine antipathie pour cette superbe reine du monde.

Rien dans son cœur, rien dans son esprit ne faisait monter à ses lèvres une pensée qui pût lui être exprimée.

Ce ne fut qu'en la reconduisant à sa place que le jeune homme, dont les yeux erraient avec distraction sur les danseuses parmi lesquelles il se sentait obligé de choisir de nouveau une partenaire, s'adressa avec vivacité à Mlle Herbelin.

— Seriez-vous assez obligeante pour me dire, Mademoiselle, quelle est cette jeune fille que j'ai aperçue auprès de vous, il y a quelques instants, et qui cause en ce moment avec Madame votre mère? lui demanda-t-il.

Il n'avait pas achevé, qu'il sentit l'inconvenance de sa question, la seule qui lui fut venue aux lèvres depuis qu'il avait offert son bras à Marguerite.

Mais il y a des moments dans la vie où l'on n'est pas plus maître de ses actions que de ses pensées.

Il était trop tard pour revenir en arrière.

Mlle Herbelin eut un imperceptible mouvement d'épaules.

— Ça? répondit-elle en désignant la jeune fille avec son éventail, c'est une pauvre malheureuse, sans fortune et sans position; mais elle a été mon amie d'enfance, et ma mère croit devoir à nos anciennes relations un reste de souvenir, dont il n'est pas toujours facile de se débarrasser.

— Mais cette jeune fille paraît charmante, reprit Léopold, retrouvant soudain la parole devant le dédain de Marguerite.

— Oui, ses cheveux blonds et ses yeux bleus ont quelque chose d'assez poétique qui pourrait peut-être charmer un rêveur, s'il y en avait encore, reprit Mlle Herbelin; mais nous vivons à une époque où ce sont des valeureux qui n'ont plus cours, et la pauvre petite, je vous l'assure, n'a aucune espérance d'être remarquée et appréciée.

— Voulez-vous me présenter à elle, afin que je puisse lui demander un quadrille?

— Oh! rien n'est plus facile! — Et vous n'aurez pas, avec elle, à craindre l'encombrement et la concurrence, dit Marguerite en riant. — Du reste, Georgette est habituée à cet abandon, et elle ne nous accompagne dans le monde que pour faire plaisir à sa mère, qui désire la voir sortir quelquefois de sa solitude. (A suivre).

Boutades.

L'automne dernier, un garde champêtre voit sous un pommier un petit garçon qui tient une pomme dans la main.

— Eh! là-bas, mauvais drôle, lui cria-t-il, que fais-tu?

— M'sieu, répond l'enfant, je voulais remettre sur l'arbre cette pomme qui est tombée.

Dans un examen de médecine, un des experts cherche à embarrasser le candidat en l'interrogeant sur une terrible maladie qui arriverait à sa dernière période. Il entasse les complications les plus effroyables et demande brusquement au jeune médecin:

— Que feriez-vous alors?

Le candidat, sans hésiter:

— Ma foi! je vous enverrais chercher, tout simplement.

Monsieur sonne pour la troisième fois. Le valet ne bronche pas.

Monsieur, furieux, ouvre la porte:

— Ah! ça, animal, allez-vous répondre? Voilà une demi-heure que je vous sonne!

— Pardon, monsieur, mais je ne vous ai pas entendu.

— C'est impossible!

— Je vous l'assure.

— Nous allons voir! s'écrie son maître; et disant cela, il pèse de nouveau sur le timbre; puis, passant dans l'antichambre, il tend l'oreille, écoute et dit: « Tiens, c'est vrai... on n'entend pas! »

Un avare est très gravement malade:

— Comment, docteur, dit-il au médecin qui est à son chevet, ai-je pu vivre trois semaines sans manger?

— La fièvre nourrit, répond le docteur.

— Bien vrai?

— Enormément.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas en donner à mes domestiques?

Une jeune fille de New-York, qui vient de se marier, a reçu d'une de ses amies, comme cadeau de noce, un balai. Au manche était attachée une carte avec le nom de la donatrice et une instruction pour l'usage de cet objet, ainsi conçue:

« Quand le ciel matrimonial est sans nuage, faire usage de l'extrémité inférieure de mon cadeau pour balayer le sol de la maison. C'est un exercice salutaire. — Quand ce ciel est à l'orage, user de l'extrémité supérieure sur les côtes de son mari. Cela rétablira la tranquillité. »

Recettes.

Pudding au riz. — Faites crever une demi-livre de riz dans du lait; quand il sera bien crevé, ajoutez une demi-livre de sucre, de la muscade râpée, un quart de beurre, un quart de raisins de Corinthe, un morceau de zeste de citron, trois jaunes d'œufs, deux blancs. Le tout bien mêlé. Enduisez de beurre une tourtière ou un plat qui aille au feu. Versez dedans votre composition et faites cuire sous le four une demi-heure. Servez chaud.

THÉÂTRE. — Demain, dimanche, 28 janvier.

Rocambole,

drame en 5 actes et 8 tableaux, précédé de:

Les Valets de cœur,

prologue en un acte.

Au 7^{me} tableau: *Le souterrain*, décor nouveau. — Entr'acte de 20 minutes entre le 6^{me} et le 7^{me} tableau. Bureau à 7 h.; rideau à 7 1/2 h.

Papeterie L. MONNET

Assortiment de **registres**, **presses à copier**, **copie de lettres**. Impression de têtes de lettres, de raison commerciale sur enveloppes, de cartes de commerce, visite, etc.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C^{ie}